

OFFENSIVE CONTRE GIDE

M. GIOVONI écrit dans l'histoire de la littérature avec des titres supérieurs à ceux d'Henri Massis, d'Henri Béraud de Gringoire et des beaux légionnaires de Nice. Ceci se bornerait à demander et à obtenir que Gide fut empêché de parler sur Henri Michaux. C'était au temps de la Révolution Nationale que menaçait le poète de « La nuit réelle », du moment qu'il était célébré par Gide.

M. Giovoni va plus loin, la Liberté demande la peine de mort.

Ne nous hâtons pas, cependant, de protester au nom de la liberté de pensée. Nos amis communistes ne veulent pas plus que nous, Pimolier : leurs camarades, dont ils revendiquent justement l'héroïsme, ont versé et versent trop de sang dans la lutte contre le totalitarisme, politique ou intellectuel. Leur protestation est hyperbolique, elle enfla la voix pour se faire entendre de loin; M. Giovoni serait le premier surpris et désolé que son offensive contre l'auteur du « Voyage au Congo » connaît le succès que remporta en d'autres temps celle qui fut menée contre Socrate, mis à mort pour avoir corrompu la jeunesse, et que M. Giovoni fit lire à ses élèves vingt-trois siècles après l'événement.

Si sourcilieux que soit notre patriotisme, Gide ne risque pas de connaître, à 75 ans, le sort qui fit, à 32 ans, la gloire d'André Cahen. Je crois du reste que notre patriotisme n'a nullement à s'alarmer.

Massis, Béraud, les hommes de Pétain, avaient plus de logique que M. Giovoni : ils attaquaient un ennemi. Le retrait d'André Gide dès 1940, sa rupture publique avec la « Nouvelle Revue Française » cambriolée par Drieu la Rochelle, la dureté, insolite sous sa plume, de ses critiques de Chardonne, les allusions transparentes de ses articles du « Figaro », l'attitude de tous ceux que les cercles littéraires de France savaient être ses amis, firent ouvertement connaître à ceux mêmes qui ignoraient ses relations avec les proscrits et les rescapés de la guerre d'Espagne, vers quoi penchaient son cœur et son esprit.

Cependant, comme la majorité des Français et de nos camarades d'épreuve dans toute l'Europe, Gide avait été accablé par notre désastre. Un moment, il crut que la grande nuit était tombée sur nous. De ce désespoir qu'il connut, il ne dit rien alors, mais le journal qu'il tint en conserve les marque. Ce qu'il écrit pour lui-même, dans la nuit, héritier de la grande tradition des écrivains français qui, depuis Montaigne, essaient de voir clair en eux-mêmes, il l'a gardé dans l'ombre. Pouvait-il apporter de l'eau au moulin de la Révolution Nationale celui qui, dès le 24 juin 1940, après avoir entendu Pétain à la radio, en même temps qu'il se rengimait, montrait déjà de quel côté de l'horizon il attendait l'espoir : « Se peut-il? Pétain lui-même l'a-t-il prononcé? Librement?... On soupçonne quelque ruse infâme. Comment parler de France « intacte » après livraison à l'ennemi de plus de la moitié du pays?... Comment n'approuver point Churchill? Ne pas donner de

Protestation contre 10

tout cœur son adhésion à la déclaration du général de Gaulle? », celui qui fut l'un des premiers (25 novembre 1940) à discerner les gestes de la résistance : « Rien d'autel que l'oppression pour redonner à ce sentiment [patriotique] pleine vigueur. Je le sens de toutes parts qui se réveille en France... Il s'assure et s'affirme dans la résistance, comme tout amour combattu. Et cette lutte de l'esprit contre la force, de l'esprit que la force ne peut soumettre, est en passe de devenir admirable. »

Il ne nous paraît véritablement pas possible de dire de celui qui a écrit de telles lignes : « Gide situe le patriotisme dans l'abdomen, et prétend qu'il n'y a ni honte ni humiliation si l'on est repu. Il prétend que l'on doit travailler pour Pétain et Hitler. »

A l'époque où, selon les expressions d'un des organes de la Résistance, les « Cahiers de la Défense de la France » : « Notre pays semblait définitivement écrasé, abandonné à lui-même, en une effroyable solitude, tout espoir paraissant de la dévence », Pétain nous recommandait de n'oublier jamais que nous étions vaincus, et Gide se taisait. S'il nous laisse aujourd'hui connaître ses défaillances, c'est parce qu'il en a, comme les autres Français, triomphé. Eût-il mieux fait de les cacher, de ne laisser subsister dans son texte que les passages qui, lus isolément, lui eussent permis de revendiquer le titre de gaulliste de première heure? Nous ne le pensons pas.

Nous ne le pensons pas, parce que Gide a toujours été honnête. Alors que la plupart de ceux qui écrivent le font par vanité, il nous plaît qu'un grand artiste se fasse connaître par humilité, et qu'il le public ait espéré de lui-même dans ce grand écrivain un guide, c'est-à-dire un juge. Il ne l'est pas. Il est seulement un témoin. A nous de nous juger nous-mêmes par son exemple. Au seuil des grandes tâches qui nous attendent, c'est un devoir pour nous de le faire, et peut-être un devoir pour lui de nous y aider.

En publiant ce journal qui, comme tout autre, est une confession, Gide, n'en doutons pas, a voulu servir l'Etat. Ils étaient déjà d'innombrables lecteurs ceux qui s'étonnaient que le amis de l'immoraliste cherchassent dans le service de l'Etat le salut de leurs malheureux héros.

Nous ne croyons pas que Gide eût dû se taire, parce que ce qui nous frappe dans cette « histoire sincère d'un Français », ce sont les étapes de son redressement. N'ait été son mépris de la mauvaise doctrine, son mépris de l'éloquence, Gide eût pu décrire ce fragment de son journal à « la France éternelle ». La peinture que nous pouvons y restituer de l'abîme où nous étions tombés, mesurer les héros-mes qu'il a fallu pour nous en tirer.

GUY MEMOIRE